

La Vie Des ARTS -

6/7/1961

LA VIE DES ARTS



UNE SCÈNE DE « LA MOSCHETA »
Une œuvre enracinée dans l'histoire

(Bernard)

THÉÂTRE

« LA MOSCHETA »

Une autre Italie

LE public parisien est décidément affligé d'un curieux complexe de supériorité vis-à-vis de l'Italie : qu'on lui propose une image de celle-ci qui diffère du chromo traditionnel où l'Italie égale commedia dell'arte, dolce vita et carrousel napolitain... et le voici qui fait la petite bouche. La représentation de *la Moscheta*, au Théâtre des Nations, vient encore de nous le prouver, après celle de *la Locandiera* selon Visconti, où les spectateurs de la première ne reconnurent pas « leur » commedia dell'arte et celle de *l'Opéra de quat'sous*, au T.N.P., par le Piccolo Teatro de Milan, où ils ne retrouvèrent ni « leur » Allemagne des années trente, ni « leur » Italie éternelle.

Une fois de plus, le public parisien a eu tort. Doublement tort puisqu'il a ainsi perdu l'occasion de découvrir une œuvre : celle de l'auteur-acteur Angelo Beolco dit Ruzante, et un théâtre : le *Teatro Stabile* de Turin.

Une œuvre

Qu'est-ce donc que cette *Moscheta* qui, comme toute l'œuvre de Beolco, écrite en dialecte padouan, n'a été redécouverte que récemment, quatre siècles après avoir été composée ? En apparence, une farce grossière, l'histoire d'un mari que sa femme cocufe impitoyablement, tantôt avec un soldat, tantôt avec le « compère », ami de la famille. Mais il faut être bien myope pour ne voir que cela dans *la Moscheta*. En fait, ce que nous pouvons déchiffrer derrière les malheurs du paysan Ruzante, c'est l'aliénation même de paysans réfugiés à la ville, devant les guerres qui ravagent leurs champs. Ruzante n'est pas Sganarelle mais un personnage plus proche de Charlot ou du Galy Gay de Brecht, un sous-prolétaire. Et ses malheurs domestiques sont le prix qu'il paie pour vivre dans « un monde qui ne va pas bien ».

Mais il y a plus moderne encore dans cette *Moscheta* : l'attitude des personnages devant leur propre condition, leur façon de la supporter et de la fuir par le langage, leur aveuglement à demi-conscient. Car la vie qu'ils ne vivent pas, ils la parlent pour les autres (un moment Ruzante parle « moscheta », la langue noble au lieu du dialecte) et pour eux-mêmes (dans de nombreux monologues, toujours en situation). Ruzante connaît sa condition mais il ne veut et il ne peut pas se l'avouer : aussi fanfaronne-t-il, se donne-t-il le plaisir dérisoire de paraître conduire les événements quand c'est eux qui le mènent. Par là Beolco anticipe de quatre siècles sur notre théâtre — comme Shakespeare avec Falstaff, Molière avec Dandin.

Un théâtre

Cette œuvre à la fois si enracinée dans l'histoire de son époque et si moderne, le *Teatro Stabile* de la Ville de Turin, dirigé par Fulvio Bo et Gianfranco de Bosio (qui a mis en scène *la Moscheta*), nous l'a présentée avec une rigueur et un souci de lucidité rares. Un décor qui évoque les plus pauvres faubourgs de Padoue ; des acteurs qui font alterner les fanfaronades de théâtre avec l'expression d'une misère profonde, presque physiologique, parmi lesquels il faut distinguer Franco Parenti, un Ruzante dessiné à la pointe sèche, et Alessandro Eposito, un spadassin inquiétant sous la caricature ; une mise en scène qui constitue le meilleur commentaire critique que l'on puisse imaginer... tout cela fait de cette *Moscheta* le plus important spectacle italien que nous ayons vu au Théâtre des Nations depuis *la Locandiera* de Visconti. L'envers populaire de la commedia dell'arte. Mais le public parisien n'a pas voulu le savoir : pour lui, intelligence, respect et sens critique ne sont pas des vertus italiennes.

Bernard DORT.

france Observateur — 6 Juillet 1961